

8- La Méthode naturelle d'apprentissage et les parents

Associer parents et Méthode naturelle d'apprentissage, quoi de plus légitime ? N'est-elle pas une méthode de vie, une façon joyeuse d'apprendre tout au long de la vie, d'augmenter chaque jour un peu plus son pouvoir d'agir sur soi-même et le monde ? Francine Tétu et Monique Quertier s'entretiennent sur le travail et la relation qu'il est possible de mettre en place avec les parents à l'école et dans la cité en offrant des langages à la fois libérateurs et créateurs.

Francine – Ta carrière s'est déroulée à une période charnière : mai 68 venait d'avoir lieu, point de départ d'une vision nouvelle de l'école avec entre autres, son ouverture sur le quartier et les parents. Comment t'es-tu personnellement approprié cette nouvelle donne ?

Monique – En 1969, la question de la participation des parents, même si elle était à l'ordre du jour, n'était pas prioritaire pour moi qui débutais dans la profession. Mes préoccupations étaient centrées essentiellement sur le comment j'allais pouvoir mettre en œuvre la pédagogie Freinet, alors que la première école que j'intégrais était très traditionnelle.

Francine – Comment as-tu résolu cette tension ?

Monique – Ma première rentrée s'est déroulée de façon abrupte : pas de prérentrée avec conseil des maîtres. Ce n'était pas dans les habitudes ni les textes de l'époque. Nous étions encore loin de la participation des parents à l'école, la coopération entre enseignants était elle-même inexistante. En revanche, sur le plan de l'enseignement, j'ai eu la chance de vivre une période formidable avec le tiers-temps pédagogique (années 1970), qui m'a permis de jeter les premières bases de ce que j'avais envie de mettre en place. C'était l'époque du décroisement des apprentissages, de l'approche globale de l'enfant. Je me suis donc sentie d'emblée légitime à déborder l'instruction pour aller sur le terrain de l'éducation.

Francine – Qui étaient les parents et les enfants avec lesquels tu as travaillé ?

Monique – Ils étaient pour la plupart issus de l'immigration. J'ai eu jusqu'à dix-sept nationalités différentes dans une classe de vingt-cinq enfants. J'ai enseigné toute ma carrière en Seine-Saint-Denis qui a bénéficié de toutes les politiques de zonage.

Francine – Tu avais donc affaire majoritairement à un public pour lequel l'école n'était pas forcément une priorité.

Monique – Pour la plupart, les parents faisaient spontanément confiance à l'école et à l'enseignant. Ils en avaient besoin, ayant souvent à faire face par ailleurs à des préoccupations plus vitales. Mais il y avait aussi un respect et une reconnaissance réciproques. Si les parents sentaient que leurs enfants étaient respectés à l'école, ils respectaient l'enseignant.

Francine – Comment s'est construite tout au long de ta carrière ta relation avec les parents ?

Monique – Dans les années 1970, j'ai commencé à réunir les parents en début d'année scolaire. C'était un moment de prise de contact, de connaissance réciproque. J'expliquais les missions que j'avais à remplir vis-à-vis des enfants en mettant particulièrement l'accent sur ma responsabilité. Je me gardais de parler pédagogie, m'attachant seulement à répondre à leurs questions. Ils n'étaient pas inquiets. Pourquoi leur aurais-je fait part de mes tâtonnements qui auraient eu pour effet de créer de l'inquiétude ? À la question : « *Quelle méthode de lecture allez-vous employer ?* », je répondais « *la mienne* », déconseillant fortement l'utilisation d'une méthode de lecture à la maison, afin que le travail de la pensée de l'enfant puisse tranquillement faire son chemin.

Francine – Pourquoi n'expliquais-tu pas ta pédagogie aux parents ?

Monique – Tant que je n'étais pas capable d'en prouver l'efficacité, je n'éprouvais ni l'envie ni le besoin de l'expliquer. J'avais la même attitude avec les collègues et l'institution. Je menais une expérimentation et avais besoin de temps pour le faire. J'avais beaucoup de questions et peu de réponses. C'est au fil du temps que ma pratique s'est affinée, grâce entre autres aux ressources puisées dans le Mouvement Freinet. J'ai commencé à parler du débat mathématique libre lorsque j'ai été apte à l'analyser, que j'en ai compris le fonctionnement et perçu les résultats positifs. J'ai toujours préféré laisser les parents découvrir seuls que je pratiquais une pédagogie différente, ce qui les amenait à s'interroger, à poser des questions auxquelles alors je répondais. Je préférais que les parents constatent par eux-mêmes le bonheur témoigné par leurs enfants de venir à l'école ainsi que leurs résultats scolaires qui étaient à la hauteur de l'enthousiasme qu'ils manifestaient à participer au travail de la classe.

Francine – Je suppose qu'à un moment donné, tu as été plus à l'aise dans ta pratique. Ton attitude vis-à-vis des parents a-t-elle changé ?

Monique – Non, je n'ai pas changé d'attitude, car si j'ai pris peu à peu de l'assurance dans ma pratique de la Méthode naturelle, les parents changeaient chaque année. Leur annoncer en début d'année : « *Je travaille différemment, je ne fais pas comme les autres* » est de nature à créer chez les parents non seulement de l'inquiétude, mais également du doute, de la méfiance, une perte de crédibilité que les parents peuvent communiquer à leurs enfants. En fin de carrière ce problème ne se posait plus, car ma façon

d'enseigner était connue des parents. Je suis restée vingt ans dans la même école et ai eu plusieurs générations d'enfants de la même famille.

Francine – Y avait-il d'autres moments de contacts formels avec les parents en cours d'année ?

Monique – Oui, deux ou trois fois dans l'année il y avait des visites de classe le samedi matin. Les enfants et les parents étaient très contents, pour les uns de donner à voir leur lieu de vie et leurs productions et pour les autres de percer le mystère de la vie de l'enfant à l'école. Dans ces moments de rencontre, les enfants prenaient en charge leurs parents et choisissaient eux-mêmes ce qu'ils voulaient leur faire découvrir.

Francine – Avais-tu des contacts individuels avec les parents ? Faisais-tu partie de ces enseignants qui font appel aux parents lorsque leur enfant est en difficulté ?

Monique – Ma principale préoccupation en début d'année n'était pas les parents mais les enfants qui m'étaient confiés et avec lesquels j'allais travailler tout au long de l'année scolaire. Pour cela nous nous mettions immédiatement au travail en Méthode naturelle par la production d'un texte libre et d'une séance de débat mathématique libre. C'est en travaillant ensemble que le groupe se créait. En début d'année, je n'avais pas d'a priori sur les enfants que j'avais en face de moi. Je n'avais consulté aucun dossier, je ne voulais pas connaître les difficultés qu'un enfant pouvait avoir rencontrées auparavant, je lui laissais la possibilité de se révéler. Pour ce faire, le premier jour, ils étaient tous sur un pied d'égalité : pas d'antécédents, pas de passé négatif, chacun pouvait s'exprimer, créer, être, se découvrir des compétences nouvelles. J'allais même jusqu'à refuser qu'ils utilisent le matériel fraîchement achetés par les parents, afin que l'égalité soit totale. C'était moi qui distribuais les papiers et les crayons et on se mettait au travail.

Francine – D'après toi l'utilisation de la Méthode naturelle permet aux enfants, même les plus fragiles psychologiquement et socialement de faire valoir ce dont ils sont capables avant même d'être repérés ou qualifiés « en difficulté » par le monde des adultes.

Monique – Oui par le travail, l'enfant peut se libérer de ses conditions sociales. Je n'ai jamais vu d'enfant ne pas pouvoir le faire pas plus que je n'ai rencontré d'enfants qui n'avaient pas envie d'apprendre. Quant aux enfants en difficulté, mon attitude était de ne pas les remarquer. Je les voyais, mais ne leur réservais pas de régime particulier. Ils finissaient toujours par intégrer le processus de création collective et là c'était gagné. L'exemple d'Albert scolarisé actuellement dans la classe d'Emmanuel Herold (CE2) de l'école Marie Curie de Bobigny dont Véronique Decker a récemment fait état des pénibles conditions¹, est typique de ce point de vue. Albert est un enfant rapidement énervé qui insulte ses camarades. Le maître lui a demandé de venir intégrer le groupe de création collective de français. Après avoir boudé, fait du bruit, il s'est calmé peu à peu et a commencé à donner son point de vue : « *Cet enfant qui a de réelles difficultés relationnelles avec ses camarades retrouve systématiquement son équilibre lorsqu'il est en séance de débat libre de mathématique ou de français. Il participe et présente alors un*

*comportement tout à fait fluide.*²» Effet thérapeutique de la Méthode naturelle ? Face à un enfant en difficulté, ma réaction n'était donc pas de faire appel en premier aux parents pour comprendre ce qui se passait, j'essayais d'abord de le mettre au travail au sein du groupe accueillant que nous formions avec les enfants.

Francine – T'est-il arrivé quand même de rencontrer des enfants en difficulté que la mise au travail en Méthode naturelle n'a pas guéris et pour lesquels tu as fait appel aux parents ?

Monique – Oui bien sûr. Mais cela se compte sur les doigts d'une main en trente trois ans de carrière. Et pourtant j'ai enseigné dans le 93 pendant tout ce temps ! Je me souviens particulièrement d'une situation où j'ai fait appel à la mère : son enfant, élève de CP normalement intelligent, malgré mes multiples essais pour le mettre au travail montrait des signes de désintérêt par rapport à la vie de la classe et j'avais besoin d'une conversation avec ses parents pour débloquer la situation. Lorsque nous étions en séance de création, il s'asseyait régulièrement le dos au tableau. Répondant à mon appel la mère est venue me voir et a tout de suite remis en cause ma méthode. Au terme de nombreux échanges, nous nous sommes aperçues qu'il s'agissait d'une réaction de l'enfant à la séparation de ses parents et qu'il voulait aller vivre avec son père. Que tout cela ait pu s'exprimer entre l'enfant, la mère et moi a contribué à la résolution de la difficulté de l'enfant qui s'est mis peu à peu au travail.

Francine – Y avait-il d'autres cas où les parents venaient te voir et pour quelles raisons ?

Monique – C'était presque toujours pour des reproches sur le fait qu'il n'y avait pas de notes, pas de classement, et qu'ils ne s'y retrouvaient pas.

Francine – Et que leur répondais-tu ?

Monique – Il suffisait d'examiner toutes les productions de l'enfant et leur progression, depuis le début de l'année, ce qu'il avait appris, afin qu'ils soient rassurés. De plus, deux fois par trimestre, je faisais passer les évaluations classiques en français et math que les parents pouvaient consulter.

Francine – Et quand les parents te demandaient : « *Que faire le soir, comment aider nos enfants ?* »

Monique – Je leur disais d'abord surtout ce qu'il ne fallait pas qu'ils fassent : essayer de se mettre à ma place en leur faisant par exemple apprendre la lecture par le b, a, ba. En revanche je leur suggérais de laisser leurs enfants raconter librement leur journée de classe, répondre à leurs questions en dialoguant, les aider à leur demande, leur rappelant que les devoirs à la maison étaient interdits par la loi. Aux enfants qui le voulaient absolument, je donnais la possibilité d'emmener des travaux à faire chez eux, car je savais que de nombreux parents le réclamaient. Cela pouvait être une enquête à recopier, des fichiers, une recherche documentaire... C'était absolument libre et ne faisait l'objet d'aucun contrôle. Je prenais en compte les conceptions, les représentations des parents pour que l'enfant trouve sa place entre les deux milieux. Il ne fallait en aucun cas que l'enfant se sente mal à l'aise.

Francine – Je voudrais revenir sur ce que tu as dit tout à l’heure à propos de : « de percer le mystère de la vie de l’enfant à l’école. » Suggères-tu par là qu’il existait une cloison étanche entre la vie à la maison et la vie à l’école pour aller jusqu’à évoquer le « percement d’un mystère » ?

Monique – Notre classe était un lieu de vie aux enfants et à moi. Il s’y instaurait une relation privilégiée, une intimité, sorte de jardin secret. Les enfants racontaient aux parents ce qu’ils avaient envie de raconter. Dans ce lieu, il n’y avait pas de place pour les parents. Je crois que pour grandir, exercer sa liberté et trouver son propre chemin, l’enfant a besoin d’évoluer dans un groupe, s’exprimer, créer, en dehors de ses parents. Il est important alors pour l’enseignant et pour les parents d’avoir une conscience fine du besoin de cohérence qu’éprouve l’enfant qui navigue entre ces deux lieux. C’est seulement par un respect, une reconnaissance de ces deux moments de vie distincts de la vie de l’enfant qu’il peut trouver son équilibre.

Francine – C’est un point de vue qui se défend. Crois-tu que cela satisfait les parents ?

Monique – Pour vérifier la justesse de ce positionnement, je suis allée récemment à la rencontre de parents de jeunes enfants non encore scolarisés pour savoir ce qu’ils pensaient de la relation qu’ils envisageaient avec l’école. Je suis bien sûr consciente qu’un seul témoignage ne constitue pas une preuve.

Francine – Et alors ?

Monique – J’ai ressenti la confiance qu’ils avaient dans leurs enfants pour entrer naturellement dans les apprentissages. Quant à la confiance en l’enseignant, elle est en relation avec leurs préoccupations globales qui les attirent sur d’autres terrains : urgences sociales, profession, engagements divers... Ils ont besoin à l’image du chômeur, du fromager, ou de la marchande de légumes d’être libérés du souci de l’enfant pour faire face à d’autres responsabilités : « *On fait confiance, car on n’a pas le temps de s’investir dans tout.* »

Francine – Envisagent-ils d’intervenir à l’école ?

Monique – Oui, en appui de ce que fait l’enseignant et à condition que ce soit en lien avec leurs propres compétences : « *Si c’est pour expliquer comment je réussis les crêpes, d’accord, mais aussi par exemple pour parler de mon métier.* »

Francine – Ont-ils d’autres souhaits par rapport à l’école ?

Monique – Pour eux, l'école est un lieu de vie où ils souhaitent avant tout que **leurs enfants soient heureux**. C'est leur attente centrale. C'est celle qui leur fera dire si elle est comblée, que l'école remplit pleinement son rôle à la fois d'instruction et d'éducation.

Francine – J'ai entendu récemment une maman dire : « *Ce que j'attends de l'école c'est que mon enfant y soit heureux. D'ailleurs je constate que lorsque Mattéo a du plaisir à aller à l'école, il obtient des résultats scolaires excellents, sans d'ailleurs fournir beaucoup d'efforts !* »

Monique – Il y a bien sûr une relation entre bonheur et apprentissages. Cela me fait penser aux propos de Nicolas GO sur le rire des enfants : « *Je pense que... le rire des enfants est propice aux apprentissages, il ne les menace pas, il les renforce*³. » On peut aussi convoquer Bergson sur le thème de la joie des apprentissages : « *Partout où il y a de la joie, plus riche est la création, plus profonde est la joie*⁴. » N'est-ce pas cette joie que tu ressens lorsqu'avec les femmes du « groupe EIE de Surville⁵ », qui sont des habitantes mais aussi des parents, vous travaillez la philo ou l'écriture collective ?

Francine – Oui, c'est cette joie-là que je ressens lorsque nous travaillons ensemble. Elles aiment apprendre et l'expriment. Et pourtant, la plupart d'entre elles ont gardé un souvenir douloureux de l'école. Depuis que nous nous sommes lancées dans l'appropriation de plusieurs langages, je constate une adhésion très forte du groupe au travail qui se met en place. Même les plus en difficulté sociale se lancent. Récemment, l'écriture collective a soulevé des réactions telles que : « *On évacue ... On se sent vidée ... On se sent bien ... Les compliments, même si on ne les pense pas, ils font du bien à entendre ... On a besoin de positivité ... On écrit sans complexe, sans faire attention à l'orthographe ... Quel paradoxe pour un groupe qui n'aime pas l'écriture et qui a un mauvais souvenir de la scolarité ... On réfléchit en s'amusant ... On s'étonne nous-mêmes ... On emploie des mots dont on n'a pas l'habitude ... On se découvre ... Ça oblige à chercher...»*

Monique – Est-ce que tu veux dire que la Méthode naturelle que l'on pratique dans les classes produit des effets similaires dans la cité ?

Francine – Évidemment. Je n'en n'ai jamais douté : l'enfant n'est-il pas de la même nature que nous ? Je me suis lancée dans les langages avec les habitants en commençant par la philo avec Christine Burgevin⁶, puis tu es venue animer des séances de débat mathématique libre et d'étude du milieu, et enfin grâce à Paul⁷ qui m'a introduite à l'écriture collective, à Philippe Bertrand⁸ et à mes collègues du centre social qui m'y ont encouragée, les femmes sont en train de s'approprier avec beaucoup d'enthousiasme les joies de l'écriture.

Monique – C'est incroyable ! Que de chantiers encore à mener aurait dit Paul !

À suivre...

Francine Tétu, Monique Quartier, octobre 2014

(Entretien paru dans *Le Nouvel Éducateur* N°220, décembre 2014)

Témoignage de Simone Cretté habitante de Surville, octobre 2014 :

Il y a quelques années à l'EIE (Échanges Idées Entraide), notre groupe stagnait. Suite à une rencontre de Francine avec Christine (juillet 2006), nous avons commencé la Philo. Cela a été très bénéfique pour nous. C'est comme ça que j'ai découvert la Méthode Freinet. J'ai été tout de suite à l'aise avec cette façon de faire. Avec le recul je m'aperçois que je suis mieux dans mes baskets. J'ai beaucoup appris sur moi-même, que j'étais capable de me dépasser, de m'enrichir avec les autres.

¹ DECKER Véronique, message sur la liste ICEM, 12 octobre 2014.

² HEROLD Emmanuel, réunion du groupe Méthode naturelle Paul Le Bohec, 11 octobre 2014.

³ GO Nicolas, *Le rire philosophique*, Interview, France-Culture, émission *Pas la peine de crier*, 1^{er} avril 2013.

⁴ BERGSON Henri, *L'énergie spirituelle*, PUF, 1990.

⁵ EIE : Échange Idée Entraide, Groupe attaché à la Maison des familles de Montereau-Surville.

⁶ Membre de l'ICEM (Institut Coopératif de l'École Moderne).

⁷ LE BOHEC Paul, « *Ah vous écrivez ensemble* », Les dossiers pédagogiques de l'éducateur n° 172-173-174, mars 1983.

⁸ Membre de l'ICEM.